Zeitschrift: Der Kreis : eine Monatsschrift = Le Cercle : revue mensuelle
Band: 31 (1963)
Heft: 5

Artikel: L'aveugle
Autor: Portal, Georges
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-569708

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 07.08.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

L'AVEUGLE

par Georges Portal †

I

J'étais ce soir-là de fort mauvaise humeur. Nous n'avions pu trouver au théâtre que des places de quatrième galerie et cette idée de monter au «poulailler» pour la première fois de ma vie m'avait exaspéré.

Francis et Claude, qui m'accompagnaient, eurent à supporter mes récriminations ridicules.

On jouait «SUD» de Julien Green.

J'avais fait en vain toutes les démarches possibles pour être mieux placé. Pourtant, comme je tenais absolument à voir cette pièce, j'avais cédé aux objurgations de mes amis et accepté de me joindre à eux.

Avec une patience angélique, ils s'employèrent à me calmer, et nous nous dirigeâmes vers le petit escalier qui conduit aux gradins les plus élevés de la salle. Une humiliation imbécile me torturait tandis que nous gravissions les marches de bois qui résonnaient durement sous nos semelles, aucun tapis n'amortissant le bruit de nos pas.

Une ouvreuse familière nous conduisit sans cérémonie à l'emplacement que nous devions occuper sur une rude banquette où nulles séparations ne jalonnaient les places.

Je découvris soudain que, de cette hauteur, contrairement à ce que j'avais cru, l'on voyait fort bien la scène. Nous nous trouvions de face, tout près du large plafond aux moulures dorées, qui nous coiffait en quelque sorte. Il me fallut bien reconnaître que «nous n'étions pas si mal.»

A côté de moi, à ma droite, une place restait vide.

Quelques instants plus tard, conduit par l'ouvreuse, un matelot vint s'y asseoir. Il tenait un journal à la main, et sans faire attention à moi, se mit à lire.

Francis, qui était placé à ma gauche, me poussa du coude et me dit à voix basse : «Tu ne te plaindras plus, je pense, d'être venu au poulailler ? . . .» Il me fit signe de passer à l'offensive sans perdre une minute.

A la vue de ce «col bleu», toute ma mauvaise humeur s'était dissipée pour faire place à une joie inexprimable et soudaine qui m'emplit instantanément de chaleur . . . Cependant, ma timidité m'interdisait la moindre parole, le plus petit geste inconsidérés.

Le marin lisait toujours. Son profil, très fin, très pur, que je regardais à la dérobée, se penchait sur la page des sports, dont la rubrique «Boxe» occupait ce jour-là, sous un titre en caractères gras, la première place.

— Vous vous intéressez à la boxe ? . . . hasardai-je soudain, effrayé par le son de ma propre voix.

Il leva la tête et à la clarté qui venait de la salle, je vis se poser sur moi un regard bleu, très clair, un peu surpris, empli de douceur.

— Oui, j'aime beaucoup la boxe. Vous aussi ?

— Je suis un fervent de la boxe et c'est le sport auquel je m'intéresse le plus depuis longtemps.

Comme il me regardait sans parler, j'ajoutai : «Je suis un grand ami du chérif.»

— C'est une coïncidence curieuse . . . Moi, je suis copain du Kid . . . Alors le soir du championnat de France, vous deviez faire des vœux pour votre favori, tandis que j'en faisais pour son adversaire ! . . .

Amusé, il prononça ces mots simplement, avec un très léger accent de Paris . . . Quelque chose de discret, comme une réminiscence, un parfum sonore et subtil, agréable à entendre.

— Vous êtes Parisien ? demandai-je sans grand risque . . .

— Oui, bien sûr ! Cela s'entend ?

— Cela se devine . . .

Un joli et franc sourire éclaira son visage; puis, comme je ne disais plus rien, il se pencha de nouveau sur son journal. Ce garçon portait en son regard, en toute sa personne, une droiture, une pudeur, dont j'avais été immédiatement frappé. Il ne pouvait plus être question d'une attaque brusquée, vulgaire . . . Ma sensualité, un instant éveillée, venait de mettre bas les armes à mon insu, devant mon cœur, soudain alerté.

Je n'osai plus prononcer une parole, et ce fut un soulagement pour moi quand le rideau se leva sur le splendide décor rouge et or de Wakhévitch . . .

Mon voisin devint aussitôt particulièrement attentif.

Pour ne pas rompre le contact, je lui tendis en silence ma vieille lorgnette de nacre, dont il usa pendant un instant, sans oser me faire remarquer qu'elle était bien mauvaise, cette antique jumelle héritée d'une de mes arrière-grand'mères, et qu'on y voyait double, au travers d'un brouillard . . . Puis il me la rendit et je revis dans la pénombre briller le clair regard où se reflétait le feu de la rampe lointaine, et se dessiner le joli sourire, tandis qu'un «merci» chuchoté me caressa l'oreille.

Lorsque le rideau tomba sur le premier acte, après la rencontre des deux héros de la pièce, il me fut impossible de retenir le matelot, qui escalada rapidement les gradins pour rejoindre un de ses camarades, placé quelques rangs derrière nous.

Une vaste terrasse sert de foyer à ces places populaires. Francis et Claude m'y conduisirent en me pressant de leur dire où j'en étais de mes travaux d'approche. Déçus, ils se gaussèrent de ma timidité, sans deviner mon trouble, que pour rien au monde je ne leur eusse avoué.

Mes deux amis ne songeaient qu'à une aventure passagère, au plaisir des sens qu'ils espéraient pour moi. Comment auraient-ils pu deviner ce qui se passait dans mon cœur, puisque je n'y comprenais rien moi-même ? . . .

La nuit, une nuit d'hiver provençale, était belle. Le ciel scintillait de toutes ses étoiles sur nos têtes. Au-dessous de nous, dans la coulée noire des rues environnantes et sur la petite place du théâtre, les publicités lumineuses répandaient çà et là leurs lueurs multicolores.

Je n'osais plus regarder mon voisin, en grande conversation avec deux matelots.

La sonnette retentit. Nous rentrâmes dans la salle.

Il revint s'asseoir auprès de moi et me dit : «Cette pièce est bien lente dans le développement de son action, et traite trop timidement «la question».

Appuyant sur ces derniers mots, il fixa sur moi un regard interroga-

teur et presque complice.

«La question ! . . .» Le doute n'était plus permis : ce garçon était venu voir cette pièce parce que «la question» l'intéressait comme moi.

J'entrai loyalement dans le jeu.

— Oui, si l'on n'était pas prévenu, je me demande si l'on comprendrait l'amour de cet homme pour un autre homme.

— En effet, ce n'est pas très clair. Quand il s'agit de femmes, les auteurs sont moins réservés !

— Et puis, je trouve cela bien rapide. Ce qui me paraît absurde, c'est que l'on puisse tomber amoureux pour avoir échangé un regard. Le désir charnel peut naître ainsi, mais pas l'amour !

— Ah oui, l'amour, reprit-il comme en écho, d'une voix un peu sourde, et ce mot, dans sa bouche, prit soudain une résonnance mélancolique qui m'émut. Son regard, fixé dans le vide, était devenu grave.

Brusquement, le jeune marin se tut et se détourna. Ses mains, un peu crispées, s'étaient jointes entre ses genoux, tandis que sa tête, penchée vers elles, plongea dans l'ombre comme pour garder un lourd secret.

Pendant que l'action se déroulait, je pris la décision de me déclarer franchement au second entracte. Il fallait à tout prix dissiper toute équivoque, faire comprendre à ce jeune matelot que je désirais le revoir sans aucune arrière-pensée pour me lier avec lui. Sa culture et sa bonne éducation m'avaient conquis. Je ne voulais pas qu'il pût me prendre pour un vieil homme en quête de plaisir . . . En quelques mots, je saurais le rassurer.

Hélas, il n'y eut point de second entracte. Un bref arrêt seulement, au cours duquel mon voisin répéta : «Oh ! que l'action est lente ! Que tout cela est timide ! . . .» et je fus frappé de la justesse du raisonnement par lequel il justifia son appréciation.

Quand le rideau tomba sur le dernier acte, ce fut la bousculade du départ, que j'avais redoutée. Je murmurai timidement :

— J'aimerais vous revoir . . . Le voulez-vous ? . . .

Il se levait et rajustait sa tenue. Très correct, très courtois, il me répondit :

— Ce serait avec plaisir, mais c'est impossible. Je pars en permission de longue durée pour Paris.

Puis, après ce net congé, il me salua poliment et se perdit dans la foule des spectateurs pressés.

Francis et Claude, qui m'avaient vu lui parler, se rapprochèrent de moi.

— Alors ? As-tu son nom ? me dirent-ils.

— Je n'ai pas osé le lui demander.

— Le reverras-tu ?

— Il part en permission.

Mes deux amis s'amusèrent de ma déconvenue, sans comprendre que j'étais bouleversé . . .

— Tant pis pour toi ! Tu es trop bête ! Enfin, à Toulon, un col bleu de perdu, dix de retrouvés . . . Ce sera pour la prochaine fois, mon vieux ! Tu connais au moins son bateau. Ils doivent être mille ou douze cents gars à bord . . . Tu peux chercher !

Ils me raccompagnèrent à mon car. Je rentrai chez moi le cœur

lourd, poursuivi par le dénouement tragique de la pièce et par le souvenir obsédant du regard bleu et du sourire qui m'avaient fait deviner une âme très proche de la mienne, une âme qui semblait perdue pour moi à jamais.

*

Le lendemain, après être allé rôder aux alentours de l'arsenal avec l'espoir de rencontrer mon matelot aux yeux clairs — attente anxieuse, prolongée et déçue — je me rendis chez Francis, qui, frappé par ma tristesse, se gaussa de moi bruyamment :

— Il pense encore à son voisin du théâtre ! Il est fou ! dit-il à Claude.

Mais il ne parvint pas à me dérider, malgré sa faconde méridionale qui d'ordinaire m'enchantait.

— Tant pis pour toi. Pourquoi t'es-tu montré aussi timide ? Les marins ne sont pas farouches, tu devrais être payé pour le savoir . . . Les *cols bleus*, ça te connaît !

Je ne répondis pas. Comment faire comprendre à Francis mon refus d'assimiler à un *col bleu* recherché pour pour prendre du plaisir entre deux draps, le garçon au fin profil, au regard pur, qui avait trouvé le chemin de mon cœur et s'était emparé déjà de toutes mes pensées ? . . .

Francis reprit :

— Tu ferais mieux de me dire ce que tu penses de la pièce.

— Je te l'ai déjà dit. Ce drame est attachant, bien sûr, et écrit avec beaucoup de talent, mais on ne me fera jamais admettre qu'un grand amour puisse naître d'un seul regard, sans même une parole échangée. Le désir peut se manifester ainsi, spontanément, mais l'amour est moins accessible. Il s'élabore lentement et mûrit en nous à notre insu.

— Que fais-tu du coup de foudre ?

— Je ne crois pas au coup de foudre.

— Tu n'y crois pas parce que tu ne l'as peut-être jamais ressenti, mais tu n'as pas le droit de nier son existence.

De mauvaise grâce, j'en convins. Mais je poursuivis :

— Je n'admets pas non plus l'attitude stupide du héros de la pièce. Au moment où celui qu'il aime lui avoue la sympathie qu'il a éprouvée pour lui à l'école, il l'offense gravement et le provoque en duel. C'est de la littérature, c'est du théâtre, ce n'est pas de la vie.

Claude, fervent du paradoxe et de la contradiction, poursuivit un long moment la controverse,prenant le parti du docteur. Naturellement, nous ne parvînmes pas à nous mettre d'accord et je quittai mes amis.

En gravissant le petit sentier caillouteux qui conduit à mon «pigeonnier rose», ce n'était pas au problème posé par l'œuvre de Julien Green, que je songeais, mais au garçon un instant entrevu, dont l'image me poursuivait.

Au moment même où je le niais, le coup de foudre, sans que je m'en doutasse, m'avait frappé et l'amour était né, me dépossédant déjà de moi-même . . .

*

Des jours passèrent, puis quelques semaines. Tout semblait perdu.

Mais le destin veillait.

Un soir, Francis me téléphona. D'une voix joyeuse, il me cria : «Je l'ai retrouvé ! Il est venu à ma consultation. Je l'ai aussitôt reconnu et naturellement je lui ai parlé de toi. Dis encore que je ne suis pas gentil ! Lorsqu'il a appris que tu étais l'auteur d'*Un Protestant*, dont il a beaucoup entendu parler, il a regretté de n'être pas venu te voir. C'est un garçon très cultivé, très fin. Il t'a laissé tomber après le spectacle parce qu'il craignait de ta part une attaque amoureuse, parce qu'il te croyait en quête d'une aventure . . . Or, je dois t'enlever à cet égard toutes illusions . . .

Francis garda ici un petit silence que je n'osai troubler.

— Oui, ce marin, comme nous l'avions deviné en le voyant à ce spectacle, partage nos goûts et nos dégoûts. Il recherche les garçons et déteste les femmes. Mais il n'aime que la jeunesse. Tu n'as aucune chance d'obtenir de lui la moindre faveur. Il a actuellement un ami, qui est aussi son camarade. Je te les amènerai demain tous deux, ainsi tu ne nous embêteras plus avec tes plaintes !

J'avais écouté avec une indicible émotion ces paroles de Francis et ne savais que lui répondre. Du reste, il ne m'avait pas laissé placer un mot.

Je trouvai cependant la force de murmurer : «Alors, demain, ils viendront ? Vraiment ? Tu en es sûr ? . . .»

— Je te le promets. Du reste, il désire vivement te connaître et je l'ai rassuré sur tes intentions. Alors compte sur nous. Je te les amènerai. Nous arriverons tous ensemble demain soir vers six heures. A demain, heureux veinard !

Le cruel petit déclic du récepteur raccroché interrompit le message.

Bouleversé, je rentrai dans ma chambre . . . «Il va venir ! Il va venir ! Il est retrouvé !» me disais-je tout haut, pour me convaincre que mon rêve était devenu une réalité.

Et je m'aperçus soudain que je ne savais même pas son nom, qu'il m'eut été si doux de prononcer.

*

Le lendemain, la bande joyeuse arriva à l'heure dite. Je la guettais depuis un long moment.

Penché en haut de mon petit escalier, je cherchai anxieusement des yeux le marin . . . Mais aucun *col bleu* ne parut ! «Il» était en civil. Vêtu d'un joli veston gris et d'un pantalon clair, il escalada derrière Francis et Claude, les dernières marches, suivi de son heureux ami, un grand et beau garçon brun.

Le regard bleu était entré chez moi. Je le reconnus et le découvris à la fois, ce regard clair comme un ciel de printemps, avec ses transparences de source.

Francis fit les présentations sans cérémonie : «Ton voisin du théâtre s'appelle Jacques, et son ami, c'est Lucien.»

L'on s'assit. Les uns dans mes petits fauteuils marocains de cuir rouge, les autres sur mon divan. Jacques prit modestement une chaise auprès de ma bibliothèque basse.

Il paraissait plus jeune encore qu'en uniforme. Je reconnus sur le champ son fin visage et son sourire, un sourire pur, un de ces sourires

d'enfant, où toutes les grâces d'une âme se révèlent.

Enfin, Jacques était là ! . . . Et je ne pouvais pas lui parler. Il me fallut rire avec les autres, jouer mon rôle de maître de maison, affecter l'insouciance . . . On me demanda de lire ma fameuse tragédie parodique et obscène, ce que je fis. Et deux heures passèrent le plus banalement du monde, tandis que mon cœur souffrait de tout ce bruit, de toute cette gaieté, qui le contraignaient au silence.

Je ne pus échanger que quelques paroles avec Jacques au moment du départ, en lui serrant la main.

— Comme vous le savez, me dit-il, je pars pour Paris en permission, mais je vous promets de revenir vous voir dès mon retour. Vous avez ma parole.

Il paraissait détendu et confiant.

Nous nous séparâmes au portail. Je n'avais pas osé le prier de venir seul la prochaine fois . . . Qu'aurait-il pensé ?

Puis ce fut la longue absence.

à suivre

FILM

deux fois :

UN GOUT DE MIEL

Le cinéma anglais a le grand mérite d'avoir produit ces derniers temps deux excellents films, qui traitent la question de l'homophilie d'une façon courageuse et objective. Nous reproduisons ci-après deux critiques qui se réfèrent au film de Tony Richardson — Un goût de miel — qui a passé récemment chez nous, tout en nous réservant de parler dans le prochain numéro du Cercle de VICTIM, le chef d'œuvre de Basil Dearden, que l'on joue actuellement au Cinéma Apollo à Zurich.

C.W.

Critique du « COMBAT », Paris:

C'est un bon mélodrame anglais qui a le mérite de trancher sur la médiocrité de la production courante. Il est vrai que Tony Richardson ne manque pas dans l'optique britannique, d'une certaine audace. Il s'attaque à des sujets qu'on considère là-bas, comme «tabous». En France, je crains que ces sujets ne suscitent, parmi les spectateurs — le même intérêt, attachés qu'ils sont à une réalité sociale, à une mentalité spécifiquement anglaises.

Disons-le sans tarder : comme dans «Victim» de Basil Dearden, il s'agit encore une fois d'une certaine peinture de l'homosexualité. Ce n'est pas là l'essentiel du film, mais Richardson s'intéresse beaucoup à l'aventure du jeune héros (Murray Melvin), qu'il situe dans un milieu misérabiliste, sorte de réplique de l'univers du néoréalisme italien. Je sais bien que c'est une gloire du jeune cinéma anglais que d'avoir découvert la banlieue, et les classes inférieures.

Mais tout dépend de ce qu'on en fait. Il y a plusieurs façons de traiter le sujet. Pour ma part, j'ai préféré celle de Karel Reisz dans «Samedi